

Jean-Jacques Rousseau

et le mythe du « mythe du bon sauvage »



Le Rêve du Douanier Henri Rousseau (1910)

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) demeure un penseur majeur de par la densité de son œuvre. La sentimentalité moderne de *la Nouvelle Héloïse*, la théorie politique du *Contrat social* en passant par l'éducation du jeune *Emile* pour se terminer par l'autobiographie à travers *les Confessions* puis les *rêveries du promeneur solitaire*. Bref comme l'aurait dit un penseur scolastique tout ce qu'on ne trouve pas dans la bible se trouve dans Rousseau. En revanche il demeure un auteur à problème car il ne se trouve intellectuellement ni dans la pensée d'Ancien Régime qui fait parler Dieu pour justifier un certain ordre des choses (au profit des vieux rentiers) ni dans la pensée des philosophes des Lumières (les nouvelles culottes dorées) car il critique aussi ce qui fait leur fondement, *la propriété*. Nous avons là un penseur qui ne se réclame ni du Dieu volontaire et organisateur ni du côté de ceux qui justifie tout par l'ordre naturel des choses. Que reste-t-il alors ? *L'histoire*. Jean-Jacques est le premier penseur historiciste moderne car comme il le dit admirablement dans l'*Emile* :

« Tout ce que les hommes ont fait, les hommes peuvent le détruire. Il n'y a de caractère ineffaçable

que ce qu'imprime la nature et la nature ne fait ni riches ni princes ni grands seigneurs. ».

A travers cette phrase libératrice encore de nos jours, Rousseau montre, à *contrario* d'Aristote qui pensait qu'il y'avait des esclaves par nature, que ce qui fait vraiment les esclaves c'est le seul rapport de force. L'esclavage c'est une affaire de pouvoir entre hommes quoi... Après Rousseau toutes les formes de pensée seront historicistes avec notamment Hegel pour culminer avec Marx et le 19^{ème} siècle qui sera le siècle des révolutions.

Cependant, pour certains lecteurs, notre genevois peut paraître contradictoire... Voilà un homme qui maudit l'homme et glorifie la nature dans l'*Emile* :

« Tout est bien dans les mains du créateur, tout dégénère dans les mains de l'homme. » Cela en faisant l'éloge, au sein du même ouvrage, du travail manuel : « Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur, y pensez-vous ? J'y pense mieux que vous, madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un lord, un marquis, un prince, et peut-être un jour moins que rien : moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps ; je veux l'élever à l'état

d'homme ; et, quoi que vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous. »

Beaucoup d'étudiants se demandent ce que peut leur apporter un tel penseur ? Pourquoi écouter un bonhomme qui abandonne ces enfants pour ensuite nous dire comment les élever ?

Il faut comprendre en premier lieu qu'un auteur qui jouit de telles contradictions est forcément un auteur riche, *dialectique*. Ensuite beaucoup de contradictions dans la pensée de Rousseau se lèvent lorsque l'on prend l'ensemble de ces textes. Nous prendrons donc, à cet fin, le truc qui revient souvent dans les auditoires de science politique à savoir le mythe du bon sauvage.

Quelle est l'origine de ce mythe ?

L'origine trouve dans une lettre que Voltaire envoi à Rousseau en guise de réponse à la lecture d'une de ses œuvres à savoir le *discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Voltaire répond à Rousseau en ces termes :

« J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie ; vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. Vous peignez avec des couleurs bien vraies les horreurs de la société humaine dont l'ignorance et la faiblesse promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre... »

Dans sa réponse à Voltaire, daté du 7 septembre 1755, Rousseau fera référence à cela :

« [...] Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes, personne au monde n'y réussirait moins que vous : vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres [...] »

Mais nous voyons bien que Voltaire, déjà à son époque, voit Rousseau comme un penseur naturaliste s'extasiant sur le « bon sauvage ». Jusqu'ici on peut se dire que Rousseau est effectivement un penseur naturaliste, un écolo. Seulement voilà si l'on prend un de ses textes majeurs, le *Contrat social*, on trouve quelque

chose qui vient contredire cela. Il s'agit d'un passage tiré du livre un chapitre huit intitulé De l'état civil :

« Ce passage de l'état de nature à l'état civil produit dans l'homme un changement très remarquable, en substituant dans sa conduite la justice à l'instinct, et donnant à ses actions la moralité qui leur manquait auparavant. » Nous savons déjà que dans l'état de nature il n'y a, pour Rousseau, ni moral ni justice. Poursuivant notre extrait nous trouvons ceci : *« [...] Quoiqu'il se prive dans cet état de plusieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de si grands, ses facultés s'exercent et se développent, ses idées s'étendent, ses sentiments s'ennoblissent, son âme tout entière s'élève à tel point, que... »*.

En arrêtant la phrase ici nous trouvons encore notre Rousseau naturaliste qui dit que l'homme a tout gagné de la nature. Dans cette idée que peut-il bien gagner par l'état civil ? Voici la suite :

« [...] Si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradent souvent au-dessous de celle dont il est sorti, il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour jamais, et qui, d'un animal stupide et borné, fit un être intelligent et un homme. »

La suite du propos, c'est l'arrivée en terrasse ! c'est là que l'auteur du *vicaire savoyard* fait coexister de manière cohérente la liberté d'une part la loi d'autre part. Voilà le sommet :

« [...] On pourrait sur ce qui précède ajouter à l'acquis de l'état civil la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui ; car l'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté. »

La loi qu'on s'est prescrite c'est-à-dire la loi que des individus, souhaitant vivre en société, se choisissent comme cadre de vie. On est loin de la loi qu'on m'a prescrite soit une loi décidée par celui qui jouit du seul rapport de force, l'homme de bien (celui qui a du bien). Rousseau adresse un avertissement clair à celui qui ne dispose que de la force pour imposer sa loi. Il dit, toujours dans son *Contrat social* mais dans un passage antérieur à celui que nous venons de citer :

« Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit et l'obéissance en devoir. »

Nous avons bien aussi un Jean-Jacques faisant l'éloge de la société civile. Mais alors pourquoi faite-on de lui un penseur de la nature qui demeure à l'écart de la société ? La réponse, Rousseau la donne lui-même car on lui avait déjà posé la question à l'époque. C'est un certain Malherbes qui lui avait demandé quel plaisir il pouvait bien trouver dans la forêt loin des bonnes nourritures et des jolies femmes. Rousseau lui répond de la sorte dans ce que l'on appelle aujourd'hui les *lettres à Malherbes*, la quatrième en l'occurrence :

« [...] Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand cheval avec le fidèle Achate (le chien d'Énée dans l'Eneïde de Virgile), pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver ; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétilllement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant, me voilà maître de moi pour le reste de ce jour. J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi [...] »

La réponse de notre pèlerin est bien claire, je ne me tiens pas à l'écart de la société *en générale* mais de *cette société-là*, celle que je suis obligé de subir toute la journée. Cette société qui est régit par *la servitude et la domination*. Pour enfoncer le clou, nous continuons avec la correspondance de ce philosophe car elle est finalement la seule garante, en dernier instance, de la pensée réelle de l'auteur. Pour percer un auteur lisez les lettres qu'il écrit à ses contacts et qui ne sont pas destinées à la publication en plus des textes écrits pour être publiés. Intéressez-vous par exemple à la correspondance complète de Voltaire...

La lettre que nous voulons citée maintenant date, à peu près, du 15 Octobre 1755, Jean-Jacques l'adresse à monsieur Philopolis. Philopolis contestait la vision rousseauiste de *la perfectibilité* telle qu'elle est exprimée dans son

discours sur l'origine de l'inégalité... Rousseau lui répond ceci :

« [...] Puisque vous prétendez m'attaquer par mon propre système, n'oubliez pas, je vous prie, que selon moi la société est naturelle à l'espèce humaine comme la décrépitude à l'individu, et qu'il faut des arts, des lois, des gouvernements aux peuples comme il faut des béquilles aux vieillards. Toute la différence est que l'état de vieillesse découle de la seule nature de l'homme et que celui de la société découle de la nature du genre humain, non pas immédiatement comme vous le dites, mais seulement comme je l'ai prouvé, à l'aide de certaines circonstances extérieures qui pouvaient être ou n'être pas, ou du moins arriver plus tôt ou plus tard, et par conséquent accélérer ou ralentir le progrès [...] »

Cette dernière lettre nous semble bien suffisante pour affirmer notre thèse de départ, la thèse de la vacuité du mythe du mythe du bon sauvage. Nous pourrions encore citer, si nous le voulions, le *projet de constitution pour la Corse* où l'on voit un Rousseau pratique qui se fait un devoir de permettre à la Corse un certain développement industriel. Mais les références que nous avons déployé ici nous paraissent bien suffisantes.

Pour terminer notre propos nous pensons que *la nature*, au sens où la pense Rousseau, n'est rien de moins que la médiation, le moyen terme entre la société dans laquelle il était obligé de vivre (celle régit par la servitude et la domination et qui semble toujours d'actualité) et la bonne société au sens rousseauiste, celle régit par le contrat. Rousseau nous conseille simplement de prendre le maquis en quelque sorte en attendant l'émergence d'une société de cette sorte.

Lausanne, le 18 décembre 2016
Josselin Fernandez

Sources :

Image tirée du :

Synthèse sur le bon sauvage :

http://www.weblettres.net/blogs/article.php?w=MonplaisirLett&e_id=52180, tirée le 18 décembre 2016